

L'instruction intensive est-elle l'instruction progressive? [suite]

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **32 (1903)**

Heft 8

PDF erstellt am: **18.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1039762>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

portion dosée d'aventures romanesques, comme une médecine dont le malade prendrait une cuiller quotidienne.

Les historiens eux-mêmes, jaloux des lauriers des romanciers, veulent user des armes qui ont fait leurs succès. Ils s'attachent à retrouver les menus faits de l'histoire, les événements mystérieux, les drames inexplicables, et à en faire l'exposé qui a toute la saveur du vrai qui n'est pas vraisemblable. L'histoire devient épisodique, anecdotique; d'un grand homme, elle étudie la vie jusqu'aux détails les plus intimes, s'attachant surtout à ceux qui « corsent » un récit, elle recherche aux grands événements les causes les plus étranges et les plus éloignées.

Le roman demeurera certainement l'une des « gloires » littéraires de notre époque : il en peindra les mœurs, le goût et l'esprit et fournira à l'historien futur, au sociologue lui-même cette chose inconnue jusqu'ici, le « document humain ». Aussi les reproches s'adressent-ils moins aux romanciers dignes de ce nom qu'à leurs lecteurs : ceux-ci trop souvent ne recherchent que le « fait divers » amplifié, anxieux de ce qui « va se passer », avides de connaître le dénouement : ils ne lisent plus, ils dévorent.

Nous ne savons plus lire, et pourquoi ? Les gens d'autrefois menaient une vie paisible, monotone, et ils étaient heureux de retrouver cet inséparable compagnon de leur vie retirée — le livre. — Nos contemporains, pris d'une fièvre d'activité et de plaisir, partagés entre des occupations absorbantes et le cercle, le théâtre, ne trouvent plus le temps de lire.

Et puis, il faut aujourd'hui être au courant de tout, avoir une teinture superficielle d'histoire et de philosophie, connaître les questions sociales comme les grandes découvertes scientifiques, et c'est au journal, à la revue, qu'on demande ces notions vagues de toutes les questions. Nous ne savons plus, comme nos pères, rechercher avec une sainte ardeur dans la lecture la « profondeur du savoir ».



L'instruction intensive est-elle l'instruction progressive ?

(Suite.)

L'histoire suisse est une des branches les plus intéressantes du programme et cependant l'une des moins *sues*. Pourquoi ? Parce qu'elle n'a été que *vue* et non *étudiée*. C'est celle qui s'oublie aussi le plus facilement et pour la même raison. Le maître ne peut lui vouer beaucoup de soins : les autres branches ne le lui permettent pas.

L'histoire suisse s'apprend en deux années actuellement : 1° depuis les temps primitifs aux guerres de Bourgogne ; 2° des guerres de Bourgogne à nos jours. Que de faits, de noms et de dates renferment ces deux périodes, que la plupart des écoliers ne retiennent jamais !

Pourquoi encore ? Parce qu'on n'a eu que le temps de parcourir rapidement l'histoire pour arriver au terme du programme. Et les répétitions ! A peine a-t-on le temps de les faire ou même de n'en point faire.

D'ailleurs l'histoire, enseignée au simple point de vue de la curiosité des événements passés, n'est guère instructive. Ce serait la lire comme on lit des contes, comme on lit des feuilletons.

Mais j'ai toujours considéré la connaissance de l'histoire comme très utile ; c'est un cours d'expérience et un cours de morale. L'étude de l'histoire doit être raisonnée, soit dans ses causes, soit dans ses conséquences. La méthode socratique, toujours plus longue, il est vrai, mais plus cultivante, peut donc très bien être appliquée dans cette branche. Mais si l'on veut suivre cette méthode, on n'arrivera pas au bout du programme tracé, tant s'en faut.

Le programme de l'histoire nationale pourrait aussi être déchargé sans être diminué, en étant réparti sur trois années : 1° des temps primitifs à 1291 ; 2° de la fondation de la Confédération à 1517 ; 3° de la Réforme à nos jours.

D'aucuns croiront peut-être que la première partie est trop peu étendue relativement aux deux autres et que la division est mal établie. Erreur. Le livre du II^e degré ne contient-il pas, sur l'introduction du christianisme et sur les bienfaits des monastères, plusieurs chapitres que ne renfermaient pas autrefois nos petits manuels d'histoire ? Qui niera l'utilité de ces chapitres et *leur actualité* ? N'est-ce pas sur le terrain historique que nous avons souvent à défendre l'Eglise et nos croyances ? Combien de catholiques sont quelquefois ébranlés dans leur foi par d'habiles attaques et ne le seraient pas s'ils étaient moins ignorants.

Les leçons d'histoire ont donc une utilité multiple : expérience, morale, controverse, etc. La même branche peut aussi servir comme leçon de lecture, d'élocution et de rédaction. Les compositions narratives seront tirées des leçons d'histoire (concentration.)

On pourrait objecter que le programme n'est pas le même pour les différents cours. Il n'est pas le même quant à la difficulté, c'est-à-dire quant aux détails de la branche ; mais rien n'empêche qu'il soit le même pour la partie de l'histoire à voir dans l'année. Le contraire serait plutôt impraticable. Où en arriverait-on, si, pour les branches secondaires, on ne pouvait rendre l'enseignement simultané ?

Dans le compte rendu de la leçon, on exigera certainement

moins des cours inférieurs que du cours supérieur. D'ailleurs, dans ces leçons simultanées, on verra ordinairement les enfants intelligents des cours inférieurs l'emporter sur les cancrès du cours supérieur.

Le programme de la géographie aussi est trop étendu pour le voir en deux années. On dit que la géographie ne doit pas être une aride nomenclature de noms. Rien de plus vrai. Mais pourra-t-elle être autre chose; si, avec des enfants à courte mémoire, il faut en deux ans étudier la géographie physique et politique de la commune, du canton, de la Suisse, de l'Europe et des autres parties du monde?

La géographie doit être étudiée au point de vue des productions, de l'industrie, du commerce, de l'importance des localités et de l'*actualité*, c'est-à-dire des événements d'aujourd'hui. Nos livres de lecture, particulièrement le II^e degré, sont élaborés dans ce sens. Mais l'étude de la géographie, ainsi comprise, demande du temps. Examinez le livre du II^e degré et voyez l'étendue des chapitres concernant le canton de Fribourg. Et même la géographie locale, pour être enseignée selon les règles de la méthodologie, combien n'exige-t-elle pas de leçons? N'a-t-on pas fait même des traités complets sur cette seule matière?

Si l'on veut que la géographie soit enseignée à un point de vue pratique et utilitaire, tout en développant l'intelligence (voyages, descriptions, tracé de cartes, cartes muettes, etc.) elle ne peut être apprise en deux années. Il n'est pas trop de trois années : 1^o géographie de la commune et du canton; 2^o la Suisse; 3^o l'Europe et les autres parties du monde.

Mais l'année où l'on n'enseigne pas la géographie locale, les commençants aborderont-ils tout de suite la géographie de la Suisse ou de l'Europe? Non. Durant le semestre d'été, on donnera, aux débutants dans la géographie, les notions essentielles sur la localité et le canton, pour les mettre à même de suivre bientôt les autres cours.

En vertu de la concentration les composition-descriptions seront tirées autant que possible des chapitres géographiques.

Passons à l'instruction civique. Cette branche est certainement aride, et difficile à retenir par des enfants que rien n'intéresse moins que la constitution et la politique. N'est-ce pas la branche la plus ignorée par la majorité des recrutables? Cette branche peut être rendue intéressante cependant, si on enseigne peut de chose à la fois, si l'on se sert de comparaisons, si l'on va du connu à l'inconnu. Mais pour cela il faut le temps nécessaire comme pour toutes choses que l'on veut bien faire d'ailleurs.

Nous aimerions à diviser ainsi cette branche : 1^{re} année : la commune et la paroisse; 2^e année : le canton; 3^e année : la Confédération.

(A suivre.)

Un instituteur.